Tina et l'anti-impérialisme

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

Je te l'avoue, je fais dans le pis-aller. Pris dans la noria citoyenne du Salon du livre de Boudjima, je n'ai pas le temps de m'arrêter pour la respiration hebdomadaire. Le ici ne sera peut être pas mieux que là-bas cette semaine. Le Salon du livre de Boudjima, pas loin de Tigzirt, tiens ! J'y reviendrai la semaine prochaine, ça en vaudra la peine. Pour l'instant, je suis un peu perplexe. Qu'écrire ? Tiens, la semaine dernière je t'ai parlé de ma tata. Cette semaine, je vais te parler de ma nièce. C'est la sainte famille, tu vois ! Je te vois dodeliner de la tête.

Ma nièce. L'autre jour, je discutais avec elle. Elle est jeune, s'appelle Tina et elle est de gauche. C'est d'ailleurs pour ça que je l'aime bien. Etre jeune aujourd'hui et de gauche, et pugnace, ça ne court pas les rues, non ! Elle était en train de préparer une table ronde sur le 24 avril. L'ennui, c'est que presque personne ne sait à quoi correspond cette date. 24 avril ? Non, ce n'est pas la célébration de la énième élection de Bouteflika, ni celle de la bataille de la Tafna, ni encore moins celle de la victoire de l'équipe nationale de foot contre l'Allemagne. Tina me confie qu'elle a fait une recherche sur le sujet sur Internet et même M. Google, l'omniscient, n'en sait fichtre rien. Aucune trace du 24 avril. Aucune trace de cette date qui, pour ma génération périmée, ou sur le point de l'être, voulait tout de même dire quelque chose. Pas le soupçon de sens à propos de ce que représente ce repère calendaire chez de nombreuses personnes consultées à la ronde. Une date morte, quoi !

C'est pourquoi parler de cette date de la part d'une jeune personne est plutôt étonnant, au sens noble du terme. Ça serait venu de quelqu'un de ma génération, on pourrait comprendre le propos comme une forme de nostalgie, allez, disons-le, passéiste.

Mais non, ça vient d'elle, Tina, qui a moins de trente ans. Elle devait avoir quoi, 1 ou 2 ans, à la chute du Mur de Berlin, donc à la construction de ce monde unipolaire. Elle a grandi dans le chaos terroriste et dans le temps de la mondialisation financière, qui est le nouveau nom sinon le nouveau masque de l'impérialisme.

Oui, jadis dans les limbes, le 24 avril était la journée mondiale de la Jeunesse en lutte contre l'impérialisme.

Voilà, donc, en pleine victoire des forces de la finance et du profit, en pleine défaite des combats de la gauche et des forces sociales, remarquer qu'il a existé une journée comme celle-ci relève de la dilution dans les temps jadis. Pourtant, à y voir de plus près, on s'aperçoit qu'on prend le combat contre l'impérialisme, et singulièrement celui de la jeunesse, pour plus qu'un combat d'arrière-garde, un anachronisme, une vieille lune au moment même où l'impérialisme est plus puissant que jamais. L'impérialisme, ouais ! L'anti-impérialisme, un magasin de vieilleries.

Et voilà comment on se surprend dans la posture du ringard. Ça prouve quoi ? Eh bien, la banalisation de l'idéologie qui fait du marché et de la constitution de superpuissances financières un ressort naturel, et non pas à la fois un processus d'exploitation et le fruit de cette exploitation.

Oui, là encore, je sais que tous ces maux sont rangés soigneusement dans un musée poussiéreux que personne ne songe plus à dépoussiérer. Mais si le mot est banni, la chose, elle, existe.

La conquête des marchés, la domination financière, les stratégies aboutissant à enrichir davantage les plus riches et à affamer dans l'humiliation les peuples, en vertu de cette ignominie pour les peuples qui s'appelle le consensus de Washington, tout cela est tellement entré dans les mœurs, qu'il a fini par passer pour quelque chose de «normal», pour utiliser ce concept typiquement algérien qui fait du surréalisme un réalisme de rechange.

Toute une génération, celle de Tina, a grandi dans un monde ainsi configuré : l'argent domine et les dominés n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

Mais quand il y a un vainqueur, il y a forcément un vaincu. Et quand il y a une domination, il n'y a pas forcément de résistance.

Ça nous amène à nous interroger sur la place des gauches à la fois dans ce combat contre l'impérialisme mais aussi sur leur rôle dans la préservation de la symbolique de ce combat.

On aurait pu croire que les gauches achoppent sur leur propre ombre et que passé celles des générations qui ont survécu à la chute du Mur, il ne pourrait plus y avoir que du ringard.

Le fait que Tina tienne à célébrer le 24 avril est ce petit grain de sable qui déstabilise ce qui peut passer pour une évidence. Non, la lutte anti-impérialiste ne sera ringarde que le jour où l'impérialisme ne sera plus dominant. Et je crains que ce ne soit demain la veille.

Voilà, tiens bon, Tina, tu as du boulot devant toi.

Et c'est à ça que je pensais dans ce Salon du livre de Boudjima où la logique citoyenne de l'événement rappelle aussi, incidemment, que la domination culturelle et institutionnelle demande une résistance de la même magnitude que la lutte anti-impérialiste. Oui, on peut se prendre en charge !

Souvenirs, souvenirs : le 24 avril, ça voulait dire quelque chose autrefois. Et peut-on, comme le chantait Brel, devenir vieux sans avoir été adulte ? Peut-on combattre l'impérialisme demain, car ça semble inévitable, après l'avoir combattu hier sans le combattre aujourd'hui ? C'est toute la question posée à la génération de Tina....

A. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

De l'Inde au Soudan, les tribulations de ma panse !

Constantine, capitale de la culture arabe 2015. 52 musiciens tunisiens ont observé une grève de la faim. Ce qu'on leur demande, ce n'est pas d'arrêter de manger, c'est de cesser de…

… faire du bruit !

Un article de presse peut vous gâcher la journée, voire les autres jours de la semaine aussi. Je ne me rappelle plus dans quel journal j'ai lu cet article. Ma mémoire est sélective, et les trucs qui me mettent de mauvais poil, elle les zappe. Sauf que ma mémoire n'a pas encore la capacité de zapper le contenu de l'article en question : pour Ramadhan, les Algériennes et les Algériens pourront manger de la viande soudanaise à 500 dinars le kilo ! Et zou ! C'est reparti ! Tout s'est déclenché dans ma tête et dans mon nez sans que je puisse encore aujourd'hui m'en défaire. D'abord, une odeur entêtante, voire écœurante de chorba. De celle que vous sentez dans votre immeuble dès les aurores du premier jour de carême, lorsque vous descendez l'escalier pour aller travailler. Ensuite, cette autre odeur. Celle de certains usagers du tram assis à côté et autour, plus nombreux que les autres jours de l'année à décréter que le Ramadhan, c'est 30 jours sans brossage de dents au réveil. Et puis, ce débat «national», souvenez-vous : le consommateur algérien est-il en mesure de tolérer et d'intégrer dans ses habitudes alimentaires la viande indienne ? Eh oui ! Nous avons eu ça aussi comme grosse préoccupation, celle de savoir s'il fallait ou non importer de la viande d'Inde afin de briser le cercle infernal des spéculateurs sur le marché de la carne. Je suppose que cet entrefilet «mortel» sur la viande soudanaise qui va garnir les assiettes de notre Ramadhan est le signal. Le top-départ des semaines les plus longues et les plus pénibles de l'année à mes yeux. Lorsque le mois «sacré» s'invite dans nos discussions, qu'il constitue le sujet, The Sujet, j'ai beau me regarder le matin dans la glace, après la douche. Je ne vois qu'une énorme panse. Un ventre. Un estomac qui réfléchit en rots et autres dérivés gazéiformes. Ne manque à ce charmant tableau que mon vulcanisateur. Eh oui ! Lorsque lui, et seulement lui, remplacera son établi, sa cuve à bulles de crevaison et son long tuyau à pression par des fourneaux à zalabia et des plateaux à kelbellouz, ça y est. J'y serai enfin dans l'arène des fous ! D'où je n'arrive finalement à me sortir plus ou moins indemne chaque année qu'en fumant du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.